Mouton Jean-Michel,
Ṣadr, une forteresse de Saladin au Sinaï.

Paris, Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles lettres, tome 43, 2010, 2 volumes, vol. 1, textes 392 p.
et vol.2, planches, 167 p.
ISBN : 978-2877542555

Ṣadr, une forteresse de Saladin au Sinaï présente les résultats des fouilles dirigées par Jean-Michel Mouton avec le soutien de l'Ifao et de l'université de Picardie. La préface de l'ouvrage est signée de Jean Richard, célèbre académicien, historien médiéviste et spécialiste des croisades. Le site de Qal'at al-Gindî, l'ancienne forteresse de Ṣadr, servait de relais sur la route entre Damas et le Caire, la route de la côte étant contrôlée par le roi de Jérusalem. Il s'agissait d'une voie stratégique et commerciale, à travers le Sinaï central, ouverte par Saladin à partir d'Ayla en 1170 : *Tarīq Ṣadr wa Ayla*. Au début du XIIIe siècle, à la suite de leurs succès militaires, les Mamelouks rétablissent la route du Nord par la côte. La forteresse de Ṣadr est l'un des rares exemples d'architecture militaire purement ayyoubide que ce soit en Égypte ou au Bilād al-Šām.

La première partie, par Jean-Michel Mouton, est consacrée à la présentation des recherches antérieures et à l'histoire du site. Le chapitre 1 concerne la découverte de la forteresse (p. 27-36) et le chapitre 2 traite de l'histoire de la forteresse et des données textuelles (p. 37-46). Le site est publié par Gaston Wiet en 1920. Mais il faut attendre les fouilles de 2001 à 2005 pour avoir une véritable étude de la citadelle. Pourtant mentionné dans les sources dès 1164, aucun élément ne permet d'attester qu'il était fortifié. Saladin prend l'île de Graye en 1170, possession croisée depuis 1116. Les travaux de la forteresse de Ṣadr débutent entre 1170 et 1174 sous la direction d'un maître d'œuvre inconnu ; s'agit-il de Qarāqūš comme au Caire ? La première mention textuelle d'une citadelle à Ṣadr date de 1175-1176. En 1177, les Francs cherchent à exploiter la victoire de Montgisard et commencent le siège de Ṣadr, tentative qui se soldera par un échec. Autour des années 1170-1180, on assiste à une véritable politique de refortification de l'Égypte, à la suite des raids francs, normands et byzantins dans le Delta, mais aussi à cause du raid en mer Rouge de Renaud de Châtillon en 1182-1183. Une citadelle ou *qal'a* est construite à Tinnis en 1181-1182, tandis que les murailles de Damiette sont relevées et un fortin ou *burǧ* est bâti à Suez.

À Ṣadr, les travaux à l'intérieur de l'enceinte débutent après le séjour du Sultan Saladin dans la forteresse en 1182. Une *muṣallā* est aménagée. Les sources mentionnent l'arrivée d'un nouvel homme fort, le gouverneur ʿAlī b. Muḥammad Sahtkamān, de 1185 à 1187. Celui-ci est ensuite muté au fort d'Ayla et c'est son petit-fils qui achève l'entrée du fort de Ṣadr. La dernière inscription de la forteresse se trouve dans l'entrée et date de 1187, année de la bataille de Ḥattīn et de la prise de Jérusalem. Il n'y a pas d'inscription datée des successeurs de Saladin et cela renforce l'idée d'une perte de l'intérêt stratégique de la citadelle après les victoires militaires des Ayyoubides. Cependant, les travaux de restauration de la citadelle par al-Malīk al-Kāmil (1218-1238), connus par les sources, témoignent d'une seconde phase d'occupation. Sous al-Kāmil, le contexte géo-politique dans la région est très tendu et propice à l'édification de nouvelles fortifications. Le port de Damiette est pris en 1218-1219. Le sultan al-Ādil, père d'al-Kāmil, serait mort en apprenant la prise de la « tour de la chaîne » à Damiette. Même s'il s'agit certainement d'une exagération, cette anecdote montre à quel point les Ayyoubides craignaient une offensive croisée. De plus, la voie de pèlerinage par le port d'Aydhab est progressivement abandonnée au profit d'une route terrestre par le Sinaï. La nature exacte des travaux d'al-Kāmil à Ṣadr nous est inconnue. Le site de Ṣadr est abandonné définitivement vers 1250. La route est déplacée à 50 km plus au nord, par un passage plus facile avec un arrêt à la station de Tugrat Ḥāmid, fondée par le Sultan Baybars (1260-1277).

La deuxième partie comprenant quatre chapitres est consacrée à l'archéologie. Le chapitre 3 a été rédigé par l'ensemble de l'équipe de fouille ; il s'agit d'une présentation du site (p. 49-64). La citadelle est perchée sur un haut plateau calcaire à 150 m de hauteur, sur le plateau de Tīh. Le site commande les vallées des wādī-s de Ṣadr et de Ḥaṭā. Ces deux axes de circulation permettaient de franchir le Djebel al-Rāḥa, dernier obstacle naturel avant l'isthme de Suez. La forteresse était alimentée en eau par deux sources pérennes à 4 km et deux barrages à 1,5 km au nord. Le cimetière est localisé au pied de l'éperon supportant le site. La rampe d'accès à la citadelle mesure 225 m de long. Une carrière est taillée à flanc de colline, à l'ouest du grand lacet de la rampe.

La forteresse occupe la totalité du plateau, sur une longueur de 200 m et sur 110 m de large. Au nord-est, le plan de l'enceinte forme un triangle effilé sans structures apparentes, c'est là où se trouve l'entrée. L'enceinte comprend dix-sept tours dont treize de plan carré et quatre de plan circulaire. Il nous semble que cette organisation est caractéristique de la période d'al-Kāmil, Saladin ayant utilisé des tours semi-circulaires, tant dans son enceinte urbaine que dans sa citadelle du Caire. Au centre de la forteresse de Ṣadr se trouvaient les bâtiments d'équipement

BCAI 27 (2012) Mouton Jean-Michel: Ṣadr, une forteresse de Saladin au Sinaï., recensé par S. Pradines
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

collectif (moulin, magasin, citernes), ainsi que les bâtiments cultuels. Des unités d'habitation sont adossées aux courtines. Les illustrations concernant la topographie et l'architecture se trouvent dans le volume 2. La figure 21 présente un beau travail sur les courbes de niveaux, mais les figures 71 à 73 sont difficiles à lire. Il n'y a pas eu de véritable travail de DAO sur les plans qui restent assez bruts. Les structures intérieures sont difficilement lisibles, les courtines et les tours sont traitées trop rapidement.

Le site de Ṣadr abrite un important et étonnant complexe de mosquées (p. 56-59). Entre 1183 et 1187, plusieurs bâtiments ont été construits : deux mosquées et deux salles de prière ou *muṣallā* avec des citernes sous certaines mosquées. Les citernes ont une importante hauteur sous voûte, jusqu'à 8 m sous la grande mosquée. Le mihrab de la mosquée M1 est particulièrement remarquable, avec une voûte en forme de conque à larges cannelures, selon un modèle fatimide, et proche des voûtes de la mosquée d'al-Aqmar au Caire. L'ensemble cultuel est encadré par d'autres constructions, notamment des magasins. Avec la présence des inscriptions datées et associées à ces édifices, nous sommes surpris que les auteurs n'aient pas consacré un chapitre entier à l'architecture religieuse. Les figures 40 à 64 du volume 2 ne montrent pas de plan des mosquées, il n'y a qu'une seule planche consacrée à une citerne. Cette lacune est d'autant plus inexplicable que ces mosquées forment un ensemble exceptionnel pour comprendre l'architecture religieuse ayyoubide. De plus, la nature même du site indique une grande activité religieuse, que ce soit sous la forme de *ribāṭ* pour les combattants ou d'escale pour les pèlerins se rendant à La Mecque. La place du religieux a été magistralement traitée en histoire, mais la partie archéologique traitant des mosquées fait défaut.

Le chapitre 4, par Jean-Olivier Guilhot, est dédié au système de fortification (p. 65-78). La citadelle de Ṣadr comprend 530 m linéaires de courtines, 17 tours, réparties tous les 40 m environ et placées aux points d'inflexion du tracé des murailles. Ces constructions sont assez hétérogènes et seraient, selon l'auteur, des expérimentations dans le domaine militaire.

Le flanc Sud très escarpé bénéficie d'une défense naturelle. L'accès à la forteresse se faisait donc par le front Nord ; après le lacet de la rampe montante, on arrive à un replat et on est obligé de cheminer le long de la courtine. Le même système a été utilisé pour la citadelle du Caire [(1)]. Une première porte donne sur un pont avec un fossé de 5 m de large et 6 m de profondeur. Le pont qui l'enjambe est composé de deux arcs diaphragmes supportant un tablier de bois facile à ôter en cas de menace d'attaque. Le même procédé a été utilisé sur les portes de Bāb al-Ǧadīd sur les murailles orientales du Caire. La barbacane forme un coude ouvert et constitue une deuxième entrée. Un bas-relief avec un *lion passant* ornait cette entrée, cet emblème de royauté était aussi fort utilisé chez les chrétiens, comme Richard Ier Cœur de Lion. Tout ce système défensif relève du passage coudé, propre à l'architecture ayyoubide. La barbacane communique avec la porte principale encadrée par deux tours circulaires. La troisième porte, « la porte aux boucliers », s'ouvre sur 3,5 m de haut et 1,90 m de large. Les deux plates-bandes adossées sont formées de claveaux à crossettes, le texte surmontant l'entrée donne la date de 1187, qui est la date de construction la plus tardive de la citadelle. L'inscription est encadrée par deux bas-reliefs représentant un bouclier accoté avec une épée. Ces représentations d'armes ont été souvent comparées avec celles de Bāb al-Naṣr sur l'enceinte fatimide du Caire et démontrent une certaine continuité des traditions culturelles et des systèmes de pensée. L'entrée principale de la forteresse est encadrée par deux tours de diamètre inégal (5,4 m et 7,8 m). Il existe une dissymétrie du flanquement de la porte qui n'est pas expliquée. Le diamètre des tours pouvait permettre d'accueillir des machines de guerre comme des trébuchets légers. Vient ensuite un passage voûté, couloir surmonté d'une voûte en berceau qui mesure 8,40 m de long. Cette conception de couloir défensif, presque initiatique, se retrouve dans la porte de la Sqīfa al-Kaḥla à Mahdīya, première capitale fatimide.

Les courtines sont conservées sur trois assises ; pour l'auteur, leur élévation devait être de 4 m ou plus, pour une épaisseur de 2,7 m environ. Les archères sont de deux types, avec un simple ébrasement, comme à Ǧazīrat al-Faraʿūn (l'île de Graye) ou en niche, comme dans les murailles du Caire. La forme des tours répond à quatre modèles, circulaire, rectangulaire, carré saillant et carré non saillant (absorbé par l'enceinte). La citadelle est entourée d'un palier extérieur taillé dans le rocher sur 6 m de large et, devant la tour T. 3, ce replat atteint jusqu'à 15 m de large. Cette lice est bordée par un muret de pierre sèche assimilé à une braie. Les parements employés présentent une métrologie proche de celle du Caire, avec des blocs de 0,47 à 0,50 m de haut, soit une coudée. La courtine est percée d'archères, espacées tous les 4,5 m, chaque embrasure mesurant 2 m de haut, soit 4 assises. Les figures 81 à 120 du volume 2 illustrent ce chapitre. Cependant, il faut se reporter en début d'ouvrage pour avoir un plan général de la forteresse. Il faut aussi noter des lacunes dans le traitement des plans intérieurs des tours rondes, notamment

(1) S. Pradines et O. Talaat, *Les murailles du Caire. Étude des fortifications fatimides et ayyoubides*, Le Caire, Ifao (à paraître).

BCAI 27 (2012) Mouton Jean-Michel: Ṣadr, une forteresse de Saladin au Sinaï., recensé par S. Pradines
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

celles de l'entrée et l'on passe à côté d'éléments de datation importants pour l'histoire de l'architecture militaire ayyoubide. J.-O. Guilhot se demande si les tours avaient la même hauteur que les courtines, soit 4 m de haut. Évidemment, tout spécialiste de l'architecture militaire peut répondre que les tours étaient plus hautes que les courtines comme c'est généralement le cas. Trois longs corbeaux dépassent du parement de la tour 15 et forment un débord de 0,63 m. Ils révèlent la probable existence d'un mâchicoulis. J.-O. Guilhot note qu'ils sont absents dans la muraille du Caire, mais c'est oublier la citadelle du Caire. À ce propos, il est étonnant de constater que l'auteur ne fait aucune référence à l'ouvrage majeur de Creswell sur la citadelle et les murailles du Caire [(2)].

Comme le souligne J.-O. Guilhot (p. 78), l'étude de la citadelle de Ṣadr montre que l'on est loin des critères habituellement admis pour caractériser l'architecture ayyoubide et plusieurs solutions architecturales ont été testées en même temps. L'auteur a raison de mettre en doute les typologies récentes établies par les castellologues travaillant au Bilād al-Šām, ces typologies n'ayant pas ou peu d'ancrage chronologique [(3)]. Cependant, les affirmations de synchronie du système défensif de Ṣadr mériteraient une étude plus poussée et, en premier, un dégagement intérieur de toutes les tours du site afin d'en comprendre le plan. Pour nous, l'étude de l'architecture militaire reste un élément fondamental lorsque l'on fouille une fortification. Au final, ce chapitre est traité trop rapidement au regard de ce qui se fait actuellement en archéologie du bâti sur les citadelles syriennes, jordaniennes ou israéliennes [(4)].

Le chapitre 5, par Claudine Piaton, décrit le hammam de la résidence du gouverneur (p. 79-96). Cette dernière se trouvait dans l'angle sud-est de la forteresse, l'édifice était basé sur un plan carré de 25 m de côté ; le petit hammam qui y était associé mesurait 40 m^2. L'édifice aurait été construit entre 1170 et 1187. Le bain comprenait trois pièces principales, mais aussi une chaufferie et une citerne d'eau froide. Le premier sas menait à une salle de déshabillage. Trois petits placards, composés de plaques calcaires, étaient décorés de motifs d'arcs festonnés couronnés d'une petite étoile à huit branches. La couverture en terrasse était coiffée d'un lanterneau octogonal. Le deuxième sas conduisait à l'étuve constituée de deux salles et un escalier permettait d'accéder aux terrasses. Concernant le fonctionnement du hammam, une chaudière alimentait le chauffage du bain. La circulation de l'eau, la vidange des lavabos et le nettoyage du bain étaient assurés par un système complexe de canalisation et de drainage. Deux pages sont consacrées à la pratique du bain et l'auteur ne néglige aucune piste de recherche avec, même, une description anthropologique du bain. L'étude du hammam de Ṣadr est très complète. Nous pouvons juste regretter que les fouilles ne se soient pas étendues au reste de la résidence du gouverneur. Y avait-il une fontaine comme au château de Saône (Sayoun) ? Enfin, nous n'avons pas trouvé mention des publications récentes de Sami Abdel Malik sur les hammams ayyoubides [(5)].

Le chapitre 6, signé par Philippe Racinet, traite des habitations adossées à la courtine (p. 97-112). L'auteur présente avec détail la description archéologique des unités d'habitations fouillées, que ce soit le bâti ou les couches stratigraphiques des différentes pièces, cours, vestibules, latrines et hammam. La pièce à archère occidentale A comporte un mur décoré d'un enduit peint où figurent quatre bateaux et des personnages. Ces éléments ont déjà été publiés dans les *Annales islamologiques*, mais auraient mérité d'être rappelés tant leur valeur scientifique est grande et tant ils donnent de la valeur à la zone fouillée. Dans les éléments de synthèse, la nature de l'occupation montre des habitations bien construites avec une unité et une organisation remarquables des aménagements : des murs enduits à double parement fondés sur le rocher naturel, des creusements avec des canalisations et un système de drainage des eaux. L'auteur constate que la privatisation de l'espace au sein de la forteresse a réduit sa capacité de défense. Il est à signaler qu'aucune trace d'écurie n'a été repérée. Cinq phases de construction ont été distinguées depuis la fondation du site à l'extrême fin de l'époque fatimide jusqu'aux niveaux d'abandon en 1249. Cette étude archéologique est parfaite, nous pouvons juste regretter qu'il n'y ait pas plus

(2) K. Creswell, *Muslim Architecture of Egypt*, vol. I, p. 23-33 et p. 161-217 pour l'enceinte de Badr al-Ǧamālī. Pour la période ayyoubide, voir K. Creswell, *Muslim Architecture of Egypt*, vol. II, p. 1-40 pour une description de la citadelle ayyoubide et p. 41-63, pour une description des murailles du Caire.

(3) B. Michaudel, « The Development of Islamic Military Architecture during the Ayyubid and Mamluk Reconquests of Frankish Syria », in *Muslim Military Architecture in Greater Syria*, Hugh Kennedy ed., Leyde, Brill, 2006, p. 106-121.

(4) C. Tonghini et N. Montevecchi, « The Castle of Shayzar : the Results of Recent Archaeological Investigations », *La fortification au temps des Croisades*, Faucherre, Mesqui et Prouteau eds., Presses universitaires de Rennes, 2004, p. 137-150. J. Mesqui, « L'enceinte médiévale de Césarée », L'architecture en Terre sainte au temps de saint Louis, *Bulletin monumental* 164-1, Société française d'archéologie, 2006, p. 83-94. J. Mesqui, N. Faucherre et alii, *Caesarea Maritima, Rapport final d'opération 2010*, Maee, Cescm, Inrap, 236 p.

(5) S. Abd al-Malik, « Deux hammams ayyoubides dans le Sinaï : étude archéologique et architecturale », *Le bain collectif en Égypte*, M.-Fr. Boussac, T. Fournet et B. Redon (éds.), Le Caire, Ifao, 2009.

BCAI 27 (2012) Mouton Jean-Michel: Ṣadr, une forteresse de Saladin au Sinaï., recensé par S. Pradines
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

de références bibliographiques sur les habitations en contexte militaire dans le Proche-Orient à une époque équivalente, du XIIe au XIIIe siècle.

La troisième partie sur la documentation écrite est le cœur de l'ouvrage, c'est la partie centrale et la mieux maîtrisée, rédigée par des spécialistes de l'époque et de la région. Le chapitre 7, sur les inscriptions monumentales, est signé par Sami Abdel Malik, Francesca Dotti et Jean-Michel Mouton (p. 115-134). Au total, le site de Ṣadr comprenait sept inscriptions portant le nom de Saladin et trois inscriptions religieuses. Six inscriptions ont été publiées par Gaston Wiet, deux par Shmuel Tamari et deux par les principaux auteurs du présent chapitre. Le site de Ṣadr possède une spécificité dans tout le Proche-Orient, puisqu'il réunit un quart des inscriptions connues sur Saladin. Ces inscriptions forment un lot cohérent de 1183 à 1187. Tous les textes sont rédigés en *naskhi*, style qui tranche avec le coufique fleuri utilisé au Caire. Les textes *naskhis* apparaissent en Syrie dès la fin du XIe siècle, mais restaient inconnus en Égypte. Cependant, les inscriptions et quelques lettres trahissent encore des influences fatimides et des lapicides d'origines différentes. Concernant les formules de titulatures et de propagande, la présentation du corpus est réalisée de manière très classique et académique, avec des références bibliographiques très complètes.

Jean-Michel Mouton présente ensuite la documentation papyrologique dans le chapitre 8 (p. 135-150). Ces documents passionnants renseignent sur la vie quotidienne dans la citadelle et l'on se prend à rêver que les fouilles aient duré plus longtemps afin de recueillir davantage de ces documents exceptionnels. Une cinquantaine de papiers a été mise au jour entre 2004 et 2005. Ils proviennent du secteur I, de la résidence du gouverneur. Le support papier supplante le papyrus au cours du Xe siècle, tous ces documents sont donc sur ce support. Il s'agit essentiellement de correspondance privée, de lettres trouvées dans un dépotoir, l'une d'entre elles porte la date de 1249. Parmi les autres documents découverts, on trouve un acte notarié, des pétitions ou des requêtes adressées à un chef militaire. Deux documents, très bien conservés, revêtent un intérêt particulier, il s'agit d'une liste des habitants de la forteresse, avec les produits attribués aux occupants et des épices importés d'Extrême-Orient. L'autre manuscrit concerne des sommes d'argent versées à des soldats et renseigne sur la vie quotidienne dans la citadelle d'une quarantaine de personnages.

Le chapitre 9, par Frédéric Imbert et Jean-Michel Mouton, traite des graffiti (p. 151-190). Entre 2002 et 2005, une centaine de graffiti a été inventoriée, 86 textes sur 93 l'ont été dans le secteur III, sur les parois du passage et du podium de l'entrée de la forteresse. Le climat sec a favorisé une bonne préservation de la pigmentation des encres utilisées. Seuls 47 textes sont présentés et commentés, les autres étant trop lacunaires, mal écrits et indéchiffrables. Six documents sont datés de 1213-1238 ; le septième gravé dans la pierre étant daté de 1176-1195. La plupart de ces textes ont été rédigés par des pèlerins se rendant à La Mecque ou par des membres de la garnison. Il y a une prépondérance manifeste des références religieuses. Les graffiti apportent aussi des informations paléographiques, ainsi dans la première moitié du XIIIe siècle, c'est l'écriture *naskhie* qui est utilisée, liée aux Zankides et ancêtre des graphies arabes actuelles.

Le chapitre 10, signé par Abdel Hamid Fenina, est consacré aux monnaies (p. 191-197). Il s'agit d'un très petit lot de monnaies : un corpus de huit pièces. À part un dénéral daté de 1101-1130, les monnaies datent essentiellement du règne d'al-Kāmil (1218-1238). Toutes les monnaies sont en bronze et six pièces sur huit proviennent d'Égypte.

La quatrième partie de l'ouvrage est dédiée à la culture matérielle et à l'étude du mobilier archéologique. Le chapitre 11, par Abbès Zouache, traite des armes et du matériel à usage militaire (p. 201-217). Il s'agit, là aussi, d'un très petit corpus, qui a été étudié d'après photos. Le matériel est composé de deux clous, deux grelots, six fûts de carreaux d'arbalètes, quatre pointes de flèche, une lame de couteau et un pommeau d'épée. Après une présentation historique très générale, l'auteur mentionne les représentations d'épées et de boucliers à l'entrée de la forteresse. Hélas, cette iconographie reste sous exploitée, pourtant Abbès Zouache démontre une grande maîtrise de la bibliographie liée à la guerre. Les descriptions des fers, des clous et des grelots renvoient à l'usage des chevaux dans un contexte essentiellement militaire. Les fûts de carreaux d'arbalètes sont taillés dans un bois dur, le sycomore. Les encoches sont bien visibles et il ne fait aucun doute sur la fonction de ces objets. En revanche, l'auteur s'aventure bien loin concernant de probables fers de trait. Ces pointes de flèche posséderaient un fer forgé dans le prolongement de la douille, sans ressaut ou marque particulière. Pourtant, ces objets rappellent surtout des poinçons plus que des traits à vocation militaire. Même Valérie Serdon, spécialiste des armes de trait, prend certaines précautions concernant des pointes dont l'usage n'est pas confirmé [6]. À part une balle de fronde, d'autres objets ont été identifiés trop rapidement, sans aucune certitude sur leur vocation militaire, ainsi une pointe métallique fortement corrodée serait une pointe de

(6) V. Serdon, *Etude archéologique de l'armement de trait au Moyen Âge (XIe–XVe siècle)*, doctorat de l'université Lumière-Lyon II, 2003, voir p. 40, Gironville, type d.

BCAI 27 (2012) Mouton Jean-Michel: Ṣadr, une forteresse de Saladin au Sinaï., recensé par S. Pradines
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

lance. Un cabochon aurait été identifié comme un fragment de pommeau d'épée, « autre pièce d'attribution incertaine » pour reprendre les mots de l'auteur, qui finalement déclare qu'il s'agit plutôt d'un pommeau de dague, car trop petit pour être celui d'une épée. Seule, la lame de couteau possède un profil bien reconnaissable, mais l'auteur précise que son usage militaire n'est pas assuré. De nombreuses armes, utilisées pour la cuisine ou la chasse, peuvent servir pour la guerre. Au final, ce chapitre aurait pu être écrit sans matériel archéologique ; en effet, il s'agit de grandes généralités sur la guerre et les armes à l'époque ayyoubide. Le corpus est sur-interprété et n'a pas été étudié d'un point de vue archéologique.

Le chapitre 12, par Sandrine Mouny, concerne le matériel le plus fréquent sur un site archéologique, la céramique (p. 219-240). Sur les 159 unités stratigraphiques inventoriées à Ṣadr, 12 000 fragments de céramique ont été recueillis. L'étude des céramiques dites « communes » est parfaite. Les amphores de stockage, les gargoulettes et les marmites sont décrites morphologiquement et techniquement. L'étude de la production égyptienne est classée par type de pâte, les pâtes alluviales et les pâtes marneuses. Les céramiques communes représentent 82 % du mobilier total. Les niveaux de démolition étaient plus riches en matériel que les niveaux d'occupation, ce qui est logique et très fréquent en archéologie, sauf événement exceptionnel comme un tremblement de terre… L'analyse des productions à glaçure est plus hésitante. Ainsi, les *sgraffiatos* à décor incisé sous une glaçure polychrome ont été mal identifiés (p. 226-227). Il ne s'agit pas de *sgraffiatos* persans, qui ont des formes, des glaçures et des décors très différents. Très présents en Afrique orientale et au Yémen, les *sgraffiatos* persans sont datés des XIe-XIIe siècles [7]. Les *sgraffiatos*, présentés dans la figure 329 du volume 2, sont caractéristiques du XIIIe siècle. Ils sont très fréquents dans les couches mamloukes de 1250-1350 [8]. Les imitations de céladons chinois manquent de références bibliographiques. Les quelques lampes à huile retrouvées sont caractéristiques de la période ayyoubido-mamlouke datée du XIIIe siècle. Trois éléments de vases grésés sphéro-coniques ont été retrouvés. L'auteure reste hésitante quant à une interprétation militaire de ces objets comme grenades. Cette prudence est de mise, ces objets étant plutôt interprétés comme des lampes à huile, des brûle-parfums ou des récipients pour des liquides précieux. L'essentiel des céramiques à glaçures découvertes à Ṣadr sont des productions égyptiennes. Un élément essentiel de cette étude concerne la datation de ces céramiques (p. 232). La plupart des objets retrouvés étaient généralement attribués à l'époque mamelouke. Les fouilles de Ṣadr ont montré que ces objets pouvaient être ayyoubides. D'autres productions, que l'on pensait disparues, comme certaines amphores, ont perduré jusqu'au XIIIe siècle. L'enseignement principal de cette étude démontre la perméabilité des cultures matérielles vis-à-vis des grands changements dynastiques de l'Égypte médiévale. Ces observations sont confirmées par les fouilles des murailles du Caire.

Le chapitre 13, signé par Maria Mossakowska-Gaubert, traite du matériel en verre (p. 241-252). Ce petit corpus de 55 objets fournit une foule d'informations sur la verrerie à l'époque ayyoubide, que ce soit des verres d'architecture, des vitres ou des lampes de mosquée. Les objets sont décrits selon leur forme, leur fonction et leur technique, comme les verres à décors soufflés dans un moule, les verres gravés, les verres à décor émaillé, les verres à décor appliqué. Il est étonnant que le corpus des objets en verre de Ṣadr ne comprenne pas de bracelet, objet si fréquent sur les sites archéologiques de cette période. La fiole quadrangulaire des figures 341-16 et 347 est aussi appelée « flacon molaire » par les archéologues anglo-saxons. C'est un objet très caractéristique des niveaux fatimides des murailles du Caire ; il est fort intéressant de constater sa présence sur un site ayyoubide.

Le chapitre 14, par Fanny Léraillé-Bekit, décrit les tissus et les petits objets liés au travail du textile (p. 253-266). La fouille a livré 57 fragments de textiles, ainsi que des objets associés au tissage comme des fusaïoles. Certains tissus d'apparat en lin frangé étaient décorés d'inscriptions brodées en soie polychrome. D'autres tissus, plus communs, sont décorés de carreaux rayés bleus. Le même type de tissu a été retrouvé comme rembourrage dans un casque de la citadelle de Damas [9]. Ces tissus sont utilisés du début du XIe siècle jusqu'au XIIIe siècle. Ces datations sont confirmées par nos fouilles des niveaux mamelouks de Burǧ al-Zafâr au Caire où nous avons trouvé ce type de tissu en coton avec des rayures bleues [10].

Le chapitre 15 est un travail collectif qui traite des objets domestiques (p. 267-287). Ce chapitre passionnant apporte beaucoup d'informations sur les objets de la vie quotidienne. Beaucoup de ces artefacts étant en matériaux périssables sont généra-

(7) A. Rougeulle, « Golfe Persique et mer Rouge, les routes de la céramique aux Xe-XIIe siècles », *Taoci*, Société française d'étude de la céramique orientale, Paris, 2005, p. 41-51 ; S. Pradines, « L'île de Sanjé ya Kati (Kilwa, Tanzanie). Un mythe Shirâzi bien réel », *Azania : Archaeological Research in Africa* 44-1, Routledge, 2009, p. 49–73.

(8) J. Monchamp, *Les céramiques du Parking Darrassa, mission des murailles du Caire* (à paraître).

(9) D. Nicolles, communication personnelle.

(10) S. Pradines, *Burǧ al-Zafar 2007*, rapport intermédiaire, Bifao, 2008.

BCAI 27 (2012) Mouton Jean-Michel: Ṣadr, une forteresse de Saladin au Sinaï., recensé par S. Pradines
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

lement absents des autres sites archéologiques. Une centaine d'objets a été recueillie, certains servaient à la conservation et la préservation des aliments, d'autres à l'entretien du corps et à la parure. Les éléments architecturaux sont assez nombreux, tels les huisseries et les éléments de portes et de fenêtres, des serrures et des clefs. Enfin, certains objets sont dédiés à des activités culturelles ou religieuses comme un lutrin, un abécédaire et des calames. Ce chapitre est très important car les objets publiés sont des références datées (1182-1250). Cependant, la bibliographie sur les objets est incomplète, notamment sur les peignes et les bâtons à khôl.

Le chapitre 16, signé par Benoît Clavel, est une très sérieuse étude archéozoologique des restes animaux trouvés à Ṣadr (p. 289-304). C'est un mérite d'introduire cette discipline, souvent oubliée dans le domaine des études médiévales arabisantes. Néanmoins, ce type d'étude doit obéir à une ou plusieurs problématiques archéologiques. Dans le cas présent, il s'agit plus d'un inventaire qui permet de représenter l'archéozoologie qu'un réel apport de cette discipline à l'étude du site.

La cinquième partie de l'ouvrage constitue une synthèse composée de trois chapitres : le chapitre 17 sur les apports de l'archéologie, le chapitre 18 sur les fonctions de la forteresse et le chapitre 19 sur la société et la vie quotidienne à Ṣadr (p. 307-359). Cette synthèse, fruit de cinq campagnes de fouilles organisées de 2001 à 2005, est rédigée par Jean-Michel Mouton, chef de mission et éditeur de cette publication.

Chronologiquement, l'étude de la citadelle ne se limite pas au règne de Saladin mais concerne toute la période ayyoubide jusqu'en 1250. Les travaux de construction de la citadelle ont duré 17 ans, de 1170 à 1187. L'inscription datée de 1180 commémore la fin des travaux sur les courtines, les travaux sur la porte étant achevés en 1187. L'ouvrage est assez disparate d'un point de vue architectural et son étude remet en cause les typologies établies au Bilād al-Šām par certains castellologues. La citadelle est restaurée en 1221 à l'époque d'al-Malīk al-Kāmil. Ces interventions n'ont pas été identifiées par l'archéologie. C'est pourquoi, il est regrettable que l'étude architecturale de Ṣadr n'ait pas été poussée plus en avant, surtout pour les plans intérieurs des tours. L'abandon de la forteresse de Ṣadr a lieu en 1241-1242 ; il s'agit d'un abandon planifié, les habitations ayant été méthodiquement vidées de leur mobilier. Il ne s'agit donc pas d'un abandon brutal lié à un tremblement de terre ou à un combat décisif. Jean-Michel Mouton émet l'hypothèse que la forteresse a été volontairement démantelée pour éviter une réoccupation militaire. L'auteur oublie qu'il s'agit peut-être plus prosaïquement de pillages de bédouins après l'abandon de la forteresse, comme c'est encore le cas actuellement lorsque l'on oublie une voiture sur la route en plein Sinaï…

Sur les fonctions de la forteresse, il s'agit bien sûr d'un fort d'arrêt et d'une escale en plein désert. Le point d'eau de Ṣadr est mentionné dès 1164. Le fort constitue aussi un poste avancé aux portes de l'Égypte. La forteresse de Ṣadr est une commande princière, résidence du sultan de passage et résidence du gouverneur. Le site possède de nombreuses inscriptions souveraines et des emblèmes du pouvoir : lion, boucliers et épées. Tous ces symboles participent à la propagande du pouvoir royal sur un réseau routier important du Sinaï, le *Tarīq Ṣadr wa Ayla*. À l'époque de Saladin, le site n'est pas fréquenté par les pèlerins se rendant à La Mecque, qui préfèrent passer par le port d'Aydhab. Selon l'auteur, cette route est utilisée après la chute de Jérusalem en 1187. Sous le règne de Baybars (1260-1277), les pèlerins reprendront en masse la voie du Sinaï. La caravane sacrée, le *maḥmal*, reprend l'itinéraire du pèlerinage du Caire par le Sinaï en 1268 sous l'impulsion de Baybars. La route, utilisée alors, passe plus au nord et évite complètement le site de Ṣadr qui est abandonné.

Jean-Michel Mouton pose une question très importante sur la caractérisation de la citadelle (p. 328-330), peut-on la définir comme une *qal'a*, un *ribāṭ* ou une *khānqāh* ? Nous nous sommes posé les mêmes questions à propos des fondations pieuses de Badr al-Ǧamālī en Haute Égypte, entre Louxor et Assouan [11]. À Ṣadr, le terme de *qal'a* ou forteresse est souvent employé dans les textes ; par contre, le terme de ribāṭ, n'est jamais utilisé après le XIIe siècle. Pourtant, le ribāṭ, institution religieuse et militaire sur une zone frontière, semble correspondre aux activités et fonctions de Ṣadr où l'on dénombre six lieux de prière dont quatre regroupés dans un enclos sacré. Le site a aussi servi à abriter les pèlerins et les soufis comme une *khānqāh*. Jean-Michel Mouton propose une estimation du nombre d'habitants dans la forteresse de Ṣadr, de 250 à 300 personnes, au temps de Saladin. D'après l'auteur, les occupants de Ṣadr entretenaient peu de rapports avec les Bédouins. Est-ce vrai ou est-ce possible ? Les chevaux, grands absents de la citadelle, étaient peut-être gardés près des points d'eau par ces mêmes bédouins, dont nous n'avons pas de traces archéologiques…

Ṣadr, une forteresse de Saladin au Sinaï va devenir une référence pour tous les médiévistes qui travaillent sur l'Égypte et sur Saladin. Cet ouvrage

(11) S. Pradines, O. Talaat et T. Morsy, « Maintien de la paix et protection du territoire : le réseau fortifié égyptien », *Guerre et paix dans le Proche-Orient médiéval*, Colloque Ifao-Ifpo, 15-18 décembre 2011, à paraître.

BCAI 27 (2012) Mouton Jean-Michel: Ṣadr, une forteresse de Saladin au Sinaï., recensé par S. Pradines
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

n'est malheureusement pas une référence concernant les fortifications et les armes ayyoubides : les données sont incomplètes, voire inexistantes. Ṣadr était avant tout une citadelle et donc, à notre sens, la problématique principale sur la guerre n'a pas été abordée de façon méthodique d'un point de vue archéologique. D'autres lacunes sont regrettables dans l'étude archéologique, notamment sur les mosquées ayyoubides. En fait, les contributions de cette publication sont de qualité inégale et leur cohésion apparente n'est tenue que par la grande érudition de Jean-Michel Mouton, spécialiste de Saladin, du Sinaï médiéval et, plus généralement, de l'Égypte et du Bilād al-Šām du xe au xiie siècle. Malgré ces critiques, cet ouvrage reste une publication de grande qualité et de haut niveau scientifique, avec des données inédites et attendues par de nombreux spécialistes.

Stéphane Pradines
Aga Khan University
Institute for the Study of Muslim Civilisations

BCAI 27 (2012) Mouton Jean-Michel: Ṣadr, une forteresse de Saladin au Sinaï., recensé par S. Pradines
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net